

Chère lectrice, cher lecteur,

Appelez-moi Ismaël !

Je pense qu’Herman Melville ne m’en voudra pas de paraphraser son célèbre incipit. Dans ces trois mots, tout est exprimé, j’oserais même dire qu’après la lecture de Moby Dick, la vie complexe d’Ismaël est simplement et parfaitement résumée. Je n’ai pas navigué sur le baleinier *Pequod*, sûr, mais à bord de bien d’autres navires. « Appelez-moi René ! » et dans les pages qui vont suivre vous connaîtrez tous les méandres de ma vie qui m’ont rapproché de l’immensité océane en lisant, naviguant, et écrivant.



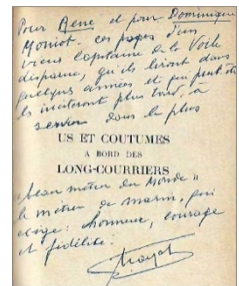
Appareillage !

Il y a quelque temps, moins d’une paire d’années et cela n’a aucune importance, je retrouvais dans une boîte à biscuits bretons métallique une modeste photographie, en noir et blanc dentelée, de l’ancien temps comme diraient mes petits- enfants en noire et blanc. Elle montrait ma chère maman en tailleur demi-saison des années cinquante avec chapeau, sac à main, tout ceci très parisien. Elle me tenait par la main. J’étais habillé d’une petite veste très seyante cachant la ceinture de ma culotte courte. Nous étions tout sourire, le soleil devait être couchant. À l’envers de cette photographie oubliée depuis longtemps, une date : Paris, novembre 1952, et nos prénoms, Pierrette et René. Curieusement, cette date de 1952 me rappelait une dédicace adressée à mon frère Dominique et à moi-même : *Pour René et pour Dominique Moniot, ces pages d’un vieux capitaine à la voile disparue, qu’ils liront dans quelques années et qui peut-être les inciteront plus tard à servir dans le plus « beau métier du monde » le métier de marin, qui exige : honneur, courage et fidélité.*

Signé, Commandant Armand Hayet.

Le livre était un « service de presse » des Éditions Denoël, son titre : *Us et Coutumes à bord des long-courriers*. Cet ouvrage exerça une influence non négligeable dans mes perspectives. Mon frère, lui, choisira une autre voie plus tournée vers l’excellence de la technique automobile.

Dernièrement, en rangeant ma bibliothèque pour classer et emballer les livres de mer de ma bibliothèque qui partiront pour leur dernière demeure des rivages vendéens, la Villa Charlotte, j’ai retrouvé un ouvrage qui avait été annoté par ma mère « *L’amitié, la fraternité de Blaise ; sa manche flottante, son veston taché de vin... Un des hommes les plus merveilleux que j’ai connu. Signé Pierrette Moniot – 1952 –* » Le titre de l’ouvrage : *Bourlinguer*. Je sais que l’auteur Blaise Cendrars avait été un ami lorsqu’elle travaillait aux Éditions Denoël.



Dans une des cavités les plus profondes de ma mémoire, je conservais un souvenir de gamin qui a ressurgi lors des trouvailles précédentes. Je revois une salle enfumée, beaucoup d’adultes des deux sexes, jeunes et âgés, beaucoup de conversations bruyantes, des bruits de verre, et moi minuscule au milieu de ce brouhaha, chipant des pâtisseries sur une grande table. La gourmandise est un défaut qui m’a accompagné pendant des années !

Après de nombreuses décennies, j’ai compris que j’avais assisté à un cocktail d’éditeur. Ma mère n’avait pas dû trouver une gardienne pour son rejeton. Aujourd’hui, je rêve que j’avais peut-être fréquenté, ce soir-là, pas mal d’auteurs, certainement Blaise Cendrars et le commandant Armand Hayet, François Nourissier, membre de l’Académie Goncourt en Haute-Marne à la lisière du département des Vosges qui deviendra en 1952 secrétaire général des

éditions Denoël. De nombreuses années plus tard, je reverrai François Nourissier dans le village de ma famille paternelle, Goncourt. Ce dernier était l'invité d'honneur du petit Salon du livre. Ce jour-là, maman et lui étaient enchantés de se retrouver dans cette vallée de la Meuse où la littérature n'est pas un vain mot.

J'aime à penser que cela a été le début de ma soi-disant carrière littéraire !

Mes parents m'ont fait vivre dans un environnement livresque non négligeable. Je ne compte pas le nombre de cartons qui encombraient le camion de déménagement à chaque mutation militaire de mon père. Capitaine dans l'artillerie, il fut démobilisé le 22 juin 1940. Il rejoignit Lyon, rencontra une jolie jeune Lyonnaise, et il se piqua de littérature en fréquentant les surréalistes qui résidaient dans cette ville. Au début de février 1946 je naissais, puis ce fut le départ vers la capitale libérée. Je n'ai aucune mémoire de tout cela. Il me reste dans mes archives quelques lettres d'Élsa Triolet adressées à mes parents, de son époux Louis Aragon, d'André Breton, d'Eugène Guillevic et même de l'acteur Gérard Philippe. La littérature surréaliste avait embarqué mes parents, il en reste quelques ouvrages paternels sous le pseudonyme de René Dam. Personnellement, ce genre littéraire, à part quelques poèmes, n'est pas particulièrement ma « bolée de cidre ».



Ma jeunesse se passa au milieu de livres qui couvraient les murs de l'appartement que nous occupions. Le bureau de mon père en était une sorte de cabinet secret qui nous était interdit. Il n'aimait pas trop que l'on touche à son trésor de peur que mon frère et moi-même déplaçons les volumes si difficilement classés. Pourtant, et discrètement, j'ai vite repéré *l'enfer** de cette bibliothèque quand je suis devenu adolescent. Tout ceci laisse des traces indélébiles, depuis, les livres sont mes plus fidèles compagnons de tous les jours.

* (les rayons où sont placés les ouvrages à ne pas mettre entre toutes les mains)

Voyant mon manque d'attention scolaire, je ne sais lequel de mes parents a eu l'idée de m'inciter à découvrir le monde marin sous le prétexte que, sur un navire, je ne pourrais pas avoir la tête dans les « nuages » ! Je me souviens de cet argument. Il est vrai qu'il allait conditionner ma vie. Ils étaient de bons terriens et ignoraient qu'en mer, il y a mille choses à découvrir et, même, le *Monde du silence* de Jacques-Yves Cousteau n'a rien à voir avec le silence d'un cloître. C'est dans cette période scolaire secondaire loupée que je découvris mon *Us et Coutumes* d'Armand Hayet, *Robinson Crusoé* de Daniel Defoe, *L'Île au trésor* de Robert Louis Stevenson, le roman de Johann David Wyss, *Robinson suisse* offert par ma chère grand-mère, et *Capitaines courageux* de Rudyard Kipling.

Déjà soixante ans, qu'un jeune garçon, pas encore un homme, qui ne connaissait rien à l'humanité maritime, gravissait une coupée fort abrupte d'un navire léger. C'était le 20 janvier 1964 à Calais. Le cargo était presque neuf, il s'appelait *Jacques Bingen* de la Société des Bateaux à Vapeur du Nord. Je venais tout juste de sortir de l'École d'Apprentissage Maritime d'Étel située dans le Morbihan.

Je fus reçu par un homme en bleu de travail qui me conduisit chez le bosco, un grand type, à l'air farouche, aux mains démesurées. « À cette époque, je n'avais pas le vocabulaire adapté

pour le décrire, mais aujourd'hui, je peux vous affirmer qu'il avait une « vraie gueule de vent

MOUVEMENTS					DU 1 ^{er} JUILLET			
NOM DU NAVIRE et case du rôle	PORT et numéro d'armement	GENRE de naviga- tion	FONCTION à bord et catégorie	PORT et date d'embarquement	SIGNATURE de l'autorité maritime	PORT et date de débarquement	APOSTILLES diverses	SIGNATURE de l'autorité maritime
Jacques Bingou	Quimper 44	C I	Voile Sant 3e	Colaj 20.6.64	<i>[Signature]</i>	Rouen 3-3-64	C=4,5 R=7	<i>[Signature]</i>
Alain Soubie	N° 291	IC	goulet 3e	Le 11.6.64	<i>[Signature]</i>	Le Havre 3.6.64	dit de Rôle	<i>[Signature]</i>

1^{ère} page de mon livret d'inscrit maritime

de bout ». Rien d'avenant dans cet individu bourru. Le nouveau gamin du bord fut expédié, attaché (pardon amarré) à sa grosse valise vers sa nouvelle *demeure*. Arrivé dans ma cabine, la toute dernière sur tribord-pont-principal du navire, je n'étais pas tranquille, tout me semblait inamical, l'équipage de marins bretons aux têtes burinées par les embruns m'effrayait un peu. Un matelot m'apprit un jour qu'il existait aussi des individus burinés par des embruns de comptoir !



Je commençais à douter de ma vocation livresque et si je m'étais trompé d'avenir ? C'est à ce moment-là que je me suis souvenu de mon *ami* Harvey Cheyne, que j'avais si souvent accompagné en lisant le fameux roman *Capitaine courageux*. Je vous l'avoue, j'ai failli fuir immédiatement ce milieu qui me semblait hostile, Harvey me soutenait, je suis resté. Je restais le novice pont, le dernier de la liste d'équipage ! L'aventure si souvent rêvée commençait.

Le roman initiatique d'Harvey était terminé au XIX^e, moi je commençais le mien au milieu du XX^e siècle :

Combien de fois je me suis représenté en Jim Hawkins de *L'Île au trésor* et surtout en frère d'Harvey Cheyne. Ces deux romans je les ai lus souvent avec toujours autant de plaisir.

Harvey, est un jeune Américain insolent, fort imbu de lui-même, fils de milliardaire qui a embarqué sur un paquebot transatlantique pour rejoindre l'Europe. Non loin des bancs de Terre-Neuve, lors d'une soirée, pour faire l'homme, il fume son premier cigare, ce dernier lui chavire l'estomac. Il se rend sur le pont pour respirer l'air du large, un coup de roulis, une vague, il passe par-dessus bord. Lui, le jeune passager privilégié, devient en un instant naufragé. Par une chance inouïe, il se retrouve au milieu d'un tas de morues nauséabondes à moitié crevées. À la barre du doris qui l'a miraculeusement récupéré, une masse humaine surmontée d'une tête aux deux anneaux d'or noyés dans des boucles de cheveux noirs.

Sitôt sur la goélette *W'er here* de Gloucester, on donna un liquide chaud habillé de vêtements secs, il fut descendu dans un trou noir où il s'endormit



Comme pour mon compagnon Harvey, le changement est brutal, je ne vous cache pas que j'étais très inquiet en déambulant dans les coursives de ce monde flottant inconnu. Harvey était un

garçon sensiblement de mon âge, fils de riche, trop choyé par sa mère, habitué au confort, au luxe et à l'argent facile, son père l'envoyait en Europe suivre des études en espérant que cet établissement scolaire très chic remettrait son garçon dans la vraie vie. Je n'avais pas vécu la vie d'Harvey, le luxe n'était pas une des principales qualités des cités militaires de l'Est de la France. De plus, j'étais sur ce navire à la suite de mon naufrage de mes études secondaires.

En fin de troisième, un professeur avait écrit sur mon carnet de notes : « *On vous conseille de changer d'orientation !* ». Comment voulez-vous suivre des études quand votre esprit double trop souvent le cap Horn ! Quand vous arpentez le pont d'un trois-mâts barque en pleine tempête ? Quand vos rêves vous emmènent au milieu d'îles couronnées de lagons azurés, peuplées de vahinés joliment cuivrées aux cheveux noirs ornés de fleurs de tiaré ? Beaux rêves d'adolescent lecteur, l'imagination était au travail.



Image Pixabay

La cabine n'avait rien à voir avec la soupenne d'un bateau de pêche, là, où Harvey avait passé sa première nuit. Sa largeur était déterminée par la bannette (le lit), un placard, une minuscule table/bureau, une chaise, un lavabo et son seau pour le linge sale : une cellule, dont un bord était en tôle ! Il faut dire que ce « paradis » ne dépassait pas six mètres carrés. C'était quand même mieux qu'un poste d'équipage d'un grand voilier cap-hornier.

Embarqué au début de l'après-midi, on ne me laissa pas beaucoup de temps pour me familiariser avec ce nouvel univers.

Les matelots se sont rendu compte rapidement que je n'étais pas issu de leur Bretagne et que je n'étais, à leurs dires, qu'un *Parisien* ou presque un *pharmacien*, c'est-à-dire pas du tout un fils de la mer, mais seulement une « victime » de ses lectures. Ma première page au port se termine avec des larmes vite séchées et une somme de regrets d'avoir abandonné la quiétude de l'existence d'hier. La nouvelle vie commence ! Le novice n'est pas astreint au quart de nuit, il a été prévenu, nuit franche, mais branle-bas à six heures !

Harvey se réveilla. Le patron lui signifia qu'il n'était pas là pour s'engraisser, mais pour gagner sa croûte, malgré ses affirmations que son père pourrait dédommager le patron s'il interrompait sa campagne de pêche pour qu'il puisse rejoindre New York. D'un coup sur le museau, il rejoignit Dan, le fils du capitaine, au pied d'un des mâts. Sa longue transformation de « touriste involontaire » en futur matelot à la pêche commence.

Après un rapide petit déjeuner, la journée débute par la propreté des coursives, ensuite le ménage en retapant les « plumards » des maîtres pont et machine (avez-vous « fait » un lit coincé entre trois cloisons ? C'est un travail de force pour un gamin de dix-sept ans. A midi, le novice devenu garçon de cabine devient garçon de carré des maîtres pour servir ces derniers. L'après-midi, ce fut la descente aux enfers pour balayer une cale qui avait été chargée de charbon débarqué à Calais. Des rigoles creusent son visage noirci de poussière de charbon, le balai et la pelle sont lourds, la respiration difficile malgré le bâillon d'un chiffon sale. Dur, le changement en si peu de temps ! Le soir arrive, on appareille de Calais, cap sur Rouen ! Sa première manœuvre (à la passerelle), sa première traversée, un début de mal de mer, des bruits de navire plein la cabine, voilà la vie que j'ai choisie !

Comme Harvey, je commence à imiter les « vieux ». Des bévues, on en provoque tous au début, c'est acceptable, mais attention de ne pas reproduire cette erreur. De cette façon, on s'intègre petit à petit. Une véritable renaissance, on quitte un monde, celui de l'enfance un peu étriquée, pour la découverte d'une autre planète composée d'hommes, de navires, d'horizons nuageux et salés. Ce n'est pas rien de se mêler à ces hommes, à l'histoire et aux sentiments cachés sous une carapace bourrue. Comme on dit : au début vous longez les coursives, impossible de jouer au plus malin, gare aux maladresses verbales. Ces gars auront vite fait de vous envoyer une pichenette ou un pare-à-virer (claque brutale) sur votre museau, à la moindre réflexion de votre part.

Harvey et moi-même, futur homme du long cours, apprenons à vivre. Comme je vous en ai déjà parlé au début de ce texte, un autre point important pour un apprenti qui n'a pas été porté sur les fonts baptismaux et baptisé à l'eau de mer, demeure le vocabulaire populaire et technique marin. Je n'avais jamais eu connaissance de l'ouvrage de Gabriel de la Landelle *Le langage des marins* du XIXe siècle et aujourd'hui avec les ouvrages du commandant Pierre Sizaire, *Le parler matelot*, ni même l'ouvrage contemporain de JeuMeu, *Dictionnaire de l'argot Baille*. Pas simple d'utiliser le bon vocabulaire à bord quand par exemple : la ficelle devient un fil de caret ; une corde s'appelle un « bout » (prononcer « boute ») ; le cordage devient une aussière



Photo RMB

et je ne vous parle pas des aussières qui ont chacune leur nom pour amarrer le navire... Ne dites jamais le bateau est attaché au quai. La honte vous submergera ! Si vous montez à la passerelle, ne dites pas : « Oh ! la belle boussole ! », si vous ne voulez pas rester l'éternel pharmacien et même si le compas s'est affolé sous votre apostrophe ! Les moqueurs ne vous louperont pas. Pas si simple de connaître tout ceci en peu de temps !

Il existe un objet que vous devez absolument posséder à bord, qui ne doit jamais vous quitter : le couteau. Aujourd'hui il existe un commerce de couteaux de marin de toutes sortes.

Quelques jours après l'embarquement, au large, le bosco (maître d'équipage) donna au jeune Harvey, un bon coutelas de bosco dans un étui de grossière toile : une large lame avec un bon manche en bois, tout simple, mais fort utile à cette époque où le travail de matelotage existait encore.

De plus, par les fortes journées de tempête, une main pour le bateau, une autre pour soi et un bon couteau sont les premières règles de sécurité individuelle !

Si vous saviez le nombre d'histoires incroyables que véhiculent les gens de mer.

Sur la goélette, Manuel, qui avait sauvé Harvey des eaux froides, racontait « *les jolies filles de Madère lavant du linge dans le lit des ruisseaux à l'ombre mouvante des bananiers* » ; Tom Platt n'arrêtait pas de décrire son interminable voyage autour du cap Horn sur le vieil *Ohio* ; Salters, lui, parlait principalement agriculture, sa passion ; Long Jack avec son nom qui sent le pirate se sentait de préférence porté au surnaturel. On ne s'ennuie pas dans le carré de la goélette.

Sur mon cargo, j'écoutais aussi, des histoires de traversées, d'escales, de canaris (novice, les matelots vous font construire des cages pour attraper ces petits oiseaux en passant au large des îles en question... et l'équipage de bien rire à vos dépens !

Il faut dire que le capitaine d'armement, souvent un ancien commandant de la compagnie maritime, choisit fréquemment dans sa région d'origine les futurs membres d'un équipage. Il n'est pas rare de trouver des cousins, beau-frère, etc., sur un même bateau. Ces hommes embarquent avec les histoires de leur village et quelquefois cela vire entre les matelots, à une véritable tragi-comédie.

Nos deux *élèves* du large n'oublieront jamais leurs premières expériences au milieu des spectacles de la nature comme un rayon vert incomparable.

De jour en jour, Harvey et moi-même, nous nous affirmons ; au fil de l'écrit, l'un devient un vrai terre-neuvas, l'autre, au fil des milles nautiques parcourus, un marin au long cours. La longue expérience embarquée est la porte idéale pour engendrer de bons matelots, de parfaits maîtres d'équipage, d'excellents lieutenants, de véritables capitaines, en peu de mots : des gens de mer !

Ismaël, nous ne t'oublions pas ! Pourtant tout ceci, c'était juste hier !

Très cordialement,

René Moniot Beaumont
Littérateur de la mer
Janvier 2024